



Le portail des arts vivants en France

ENTRETIEN / Jacques David

LE DIRE DE LA PAROLE

Jacques David met en triptyque une pièce de Lars Norén et deux pièces de Philippe Minyana : un projet qui met en jeu le dire de la parole, et déplace le public selon un parcours intime et politique.

Pourquoi avoir choisi de monter ensemble ces trois pièces ?

Jacques David : Avec Variations intimes, je veux offrir au public un parcours dans l'intimité de l'individu qui permette d'offrir une lecture des événements politiques et sociaux. Le binôme artistique que nous formons avec Dominique Jacquet trouve sa connivence à ce niveau-là : en trifouillant les événements sociaux et psychologiques. C'est pourquoi j'ai choisi Lars Norén et Philippe Minyana. Minyana dit de lui-même qu'il est un auteur de terrain. De même, le Riks Drama de Norén a pour vocation d'explorer le monde hors des scènes théâtrales. Ces deux auteurs évoquent des drames intimes à travers lesquels résonne la société. Mon objectif est de faire un théâtre politique, c'est-à-dire un théâtre qui pose des questions. Le jeu du théâtre est d'être sur la scène sociale et politique. A la suite de mon dernier projet, j'ai éprouvé le besoin de parler de moi-même, et notamment de mettre à jour que j'ai été exclu de l'Education Nationale à quatorze ans, car j'étais dyslexique. En décidant de parler de ça, j'ai rencontré ces auteurs que je connaissais. On a beau connaître des auteurs, tant que quelque chose ne s'est pas révélé à la lecture de leurs œuvres, on les croise sans les rencontrer.

« Ce qui m'intéresse, c'est le déplacement de l'intimité vers le social. »

Le 20 novembre rencontre donc votre propre intimité...

J. D. : Evidemment, ce texte résonne énormément pour moi. C'est l'histoire d'un jeune collégien, mal à l'école, qui décide de s'armer et d'aller détruire ses camarades et ses professeurs. Le texte de Norén reprend un fait divers authentique mais Norén ne se contente pas de l'anecdote : il place les faits en face de la société, et questionne : comment ce jeune n'a-t-il pas réussi à dire son malaise et comment s'y est-il enfermé ? J'ai moi-même profondément ressenti cette haine de l'institution scolaire et je suis vraiment en phase avec cette pièce. Jusqu'alors, elle a été montée de façon assez vindicative, y compris par Lars Norén. Or, je n'ai pas envie de cela. Je veux que ce qui est dit soit porté sans agressivité. Peut-être parce que j'ai moi-même appris à écrire, à parler et à jouer cette colère...

Pourquoi choisir plusieurs lieux pour jouer ces trois pièces ?

J. D. : Mon ambition est de présenter Le 20 novembre dans une salle de classe. Anne-Marie se jouera dans un théâtre, et La Petite dans la forêt profonde dans un espace atypique, un appartement ou le bar d'un théâtre. Ce qui m'intéresse, c'est le déplacement, le mouvement des choses, de l'intimité vers le social. Minyana et Norén sont des auteurs qui se déplacent, qui déplacent leur écriture de l'intime au social. C'est pourquoi je veux aussi déplacer le public dans des lieux de vérité pour entendre une fiction.

Propos recueillis par Catherine Robert

Le Théâtre de l'Erre présente la version scénique du 20 novembre, première partie de son projet Variations intimes : un spectacle inquiétant et émouvant, servi par une interprétation juste et forte.

Le 20 novembre 2006, à Emsdetten, en Allemagne, Sebastian Bosse, âgé de dix-huit ans, pénètre dans son ancien lycée pour y faire feu sur ses professeurs et ses anciens camarades, avant de retourner l'arme contre lui. Quelques semaines plus tard, Lars Norén écrit Le 20 novembre, monologue inspiré du journal intime de l'adolescent. Dunblane, Columbine, Kauhajoki, Realengo et tant d'autres : de l'Ecosse au Brésil, nombreux sont les pays qui furent le cadre de tueries scolaires. Situations et personnalités des assassins sont tellement différentes qu'on réduit souvent l'analyse des faits à leur dimension psychologique, les individualisant et les restreignant à l'effet de la folie. L'intérêt du texte de Lars Norén, pourtant féru de psychanalyse et souvent enclin, dans ses pièces, à sonder les âmes, tient à sa dimension sociale et à la critique politique qu'il suggère. Le procédé est salvateur, car il ouvre le débat et évite de limiter le propos du héros à une logorrhée démente. Jacques David prend le parti de la sociologie, non pas contre, mais en complément de la psychologie : « Si Lars Norén choisit ce fait divers, dit-il, ce n'est pas pour le plaisir de mettre en mots une histoire sordide. C'est que ce fait divers n'en est pas un. C'est un objet, un acte, qui met en contradiction une société qui se veut être la grande protectrice de ses enfants ».

Parole de la catastrophe

La mise en scène s'inscrit dans cette perspective et s'applique à ne pas submerger la raison et les possibilités d'analyse sous les cris, les larmes et l'émotion. Jacques David se garde ainsi de la facilité et présente un travail pudique, qui respecte autant la complexité de la situation que la capacité de réception du public. Ni rapt affectif, ni pathos obscène dans ce spectacle, qui offre à la parole de l'assassin tous les moyens scéniques de son déploiement. Une immense cloison coupe la scène, de cour à jardin, et aménage pour Jean-Pascal Abribat, brillant interprète de ce monologue tragique, une sorte de coulisse, où il peut hurler ce qu'il ne peut pas dire à la salle. Proscenium de l'aveu et fond de scène de la pulsion : le plateau reproduit habilement les va-et-vient entre désir criminel et volonté d'élucidation. Jean-Pascal Abribat excelle dans la variation, et son jeu sert, avec autant de finesse que de force, le personnage complexe qu'il incarne. Tout se joue dans ce conflit entre dicible et indicible, et la mise en scène fait véritablement de cette œuvre « une pièce de la parole », selon les mots de Jacques David.

Catherine Robert

LE 20 NOVEMBRE

Tragique anniversaire, à peu de choses près, puisque Lars Noren a choisi d'évoquer une série de meurtres de sang froid commis en 2006 à cette même date. Le lieu est un lycée où un ancien élève revient, armé, pour régler des comptes. Mais il va tirer sur des élèves nouveaux et sur des professeurs qu'il ne connaît pas, pour la plupart. Ce sera un massacre.

Cette pièce veut explorer les motivations profondes du jeune homme. Elle ne se contente pas de l'adjectif « déséquilibré », elle veut en savoir plus et met donc en scène le jeune Sébastien, en jean et blouson. Sébastien mange des chips, boit du coca et, surtout, nous invective. Le spectateur est en position particulière : il est vraiment l'interlocuteur privilégié, la lumière est sur lui, il ne peut s'échapper. On lui demande comment va sa bonne conscience et par quel plaisir malsain, il vient voir un spectacle qui donne la parole à un futur assassin en série.

Noren a le chic pour varier le rythme du discours du jeune homme, alterner hurlements et confessions avec ce leitmotiv du raté asocial qu'il pense être, ce qui l'incite à mettre dans le même sac l'école, les parents, ... et la société. Il ne faudrait pas croire pour autant que le cliché rôde. Non. Sans être révolutionnaire, la pièce nous touche par une authenticité pointilliste, une façon de suggérer les choses et ces formules choc comme « Une arme qui ne sert pas n'est pas une arme » ou « Faute de trouver un sens à ma vie, il me faut trouver un sens à ma mort ».

Sébastien, entre deux cris (« Je ne suis pas un Nazi ! » répète-t-il), des tours, et des détours, en arrive parfois à douter de sa « mission » mais cela ne dure pas. Redoutant de tomber comme tout le monde dans le EFTRM (école-formation-travail-retraite-mort) il se dope lui-même, s'étourdit de mots, énumérant au passage les précédents existants, comme celui, bien sûr, de la ville américaine de Colombine. Le début de la pièce n'est pas neuf (le comédien arrivant de la salle) mais il arrive à surprendre et la fin encore plus. Il y a, tout au long, une montée dramatique et ces cinquante et quelques minutes sont captivantes.

S' il perd à une ou deux reprises ce rapport direct avec le public (son confident et futur bourreau) Jean-Pascal Abribat tient la pièce à bout de bras. On croit sans peine à son post-ado en révolte. Mobile et grimaçant, il peut se montrer agressif et drôle, parfois, dans les excès de son délire. Le décor, disons-le, est efficace, de même que le jeu avec les lumières et la bande-son, soignée. Rien à redire au travail de Jacques David (le metteur en scène). Il a l'art de faire bouger son personnage dans l'espace, de sentir l'importance d'un paquet de chips qu'on écrase, le symbolisme d'une capuche enlevée ou remise.

On ne peut, surtout au début, se défaire d'une sorte de gêne devant ce personnage qui se met moralement à nu. Vu la fin qu'il envisage, il assume tout, ce qu'il dit, ce qu'il va faire et même ce qu'il écrit : il nous agresse mais on ne peut s'empêcher, parfois, d'approuver son propos.

En bref, Lars Noren est un auteur sensible qui a réussi sa restitution. Toute l'équipe du spectacle est à féliciter. N'hésitez donc pas à prendre le chemin de l'Etoile du Nord théâtre.

Gérard NOEL



THÉÂTRE

Variations Intimes, comme un corps fragmenté

"Le 20 Novembre", Théâtre L'étoile du Nord, Paris

Jacques David, Dominique Jacquet et leur équipe (Théâtre de l'Erre), qui entrent en résidence à L'étoile du Nord, croient aux vertus du théâtre pour exprimer les parts intimes de l'individu. Et travaillent sur des textes de Lars Norén et Philippe Minyana.

La première proposition (Acte I), "Le 20 novembre", est celle de Lars Norén présentée au public jusqu'au 26 nov, avant d'aller dans le milieu scolaire. L'œuvre de Philippe Minyana (Acte II), "Anne-Marie" et "La petite dans la forêt profonde", sera présentée à la fin de la résidence, du 1er février au 3 mars 2012. L'ensemble des trois pièces entre dans le cadre d'un projet intitulé "Variations Intimes".

Lars Norén reprend dans une forme littéraire le journal intime de Sebastian Bosse, adolescent allemand qui, revenu dans son école le 20 novembre 2006, tire sur ses anciens camarades et professeurs, puis se suicide. De ce fait divers qui provoque l'ahurissement, l'auteur restitue son principal acteur : cet adolescent enfermé dans ses mots et ses maux, qui digérait mal l'information sur le monde, qui se sentait exclu.

Sebastian réapparaît dans sa complexité, ses souffrances et ses délires. Et le comédien (Jean-Pascal Abribat) en vrai porte parole crée un personnage lui apportant force et délicatesse.

Paradoxe du théâtre. Les gestes, l'attitude précise du comédien, l'occupation intelligente de l'espace dans ses profondeurs et montées à la salle rendent intelligible la situation.

Le spectateur se sent proche de l'adolescent, ému devant cette "représentation", applaudit des deux mains. Le souvenir ainsi préservé sera-t-il thérapeutique ? Cette question est posée à chacun.

Jean Grapin Jeudi 17 Novembre 2011

LE SNES

Actualité théâtrale

Du 8 au 26 Novembre à l'Etoile du Nord-Théâtre

" Le 20 Novembre "

Partenaire Réduc'snes

29 octobre 2011

Dominique Jacquet et Jacques David, présentent à l'Etoile du Nord-théâtre (Paris) la création de l'Acte 1 de leur projet " Variations Intimes " , intitulé " Le 20 Novembre ".

Dans le journal du 20 novembre 2006 de la petite ville allemande d'Emsdettendu, on pouvait lire ces lignes : « Un jeune garçon de 18 ans a pénétré armé dans son ancien lycée, pour y faire feu sur ses anciens camarades et professeurs. Après avoir blessé neuf personnes, Sebastian Bosse retourne son arme contre lui ».

Quelques semaines plus tard, Lars Norén a écrit le monologue " Le 20 novembre " à partir du journal intime laissé par l'adolescent.

Nous sommes dans une salle de classe, dans un lycée, un collège. Un homme nous accueille. Il est chaleureux, mais drôle et inquiétant. Il est vêtu comme un enfant, ou plutôt comme un « ange ». C'est son enfant à lui. Il joue son enfant parce qu'il n'a pas eu d'enfance. Pour lui ce n'est pas un drame, simplement sa condition. Il n'a pas d'arme. Il est désarmé devant ceux qui le regardent, qui l'écoutent. Alors il construit un jeu de fiction, puis il se casse ! Mais où ? Il se casse donner un sens à sa mort, parce qu'il n'a jamais eu de mot pour dire sa haine. Il nous laisse là avec nos questions sur le lieu du futur crime, dans cet établissement scolaire. A l'issue de chaque représentation, les acteurs et les spectateurs débattront ensemble des contradictions d'une société qui se croit être la grande protectrice de ses enfants, de ses individus en devenir.

Les auteurs sont prêts à répondre à l'invitation de collègues pour jouer leur pièce dans un établissement scolaire.